

1.

Ce soir, Pascale lui impose à nouveau un de ces dîners de couples où les enfants, le prix du mètre carré à Paris et l'évolution professionnelle vont occuper le temps qu'il faut pour se soûler. Abattu à la seule idée de devoir affronter sa compagne, Antoine obéit, comme toujours. Vers 21 heures, ils se retrouvent chez Nicolas, le meilleur ami de promotion de Pascale, avec d'autres anciens de leur école de commerce. Il n'y a bien qu'Antoine qui ne soit d'aucune promotion, lui, l'autodidacte, informaticien de surcroît, à qui, par un curieux préjugé, les amis de Pascale ne savent jamais trop quoi dire. Ça l'arrange plutôt. Le nez dans son assiette, il boit verre après verre tandis que les autres se racontent leurs souvenirs d'étudiants ou comparent leurs carrières respectives.

Il les observe pendant qu'ils se jettent quelques moqueries amicales. Cette gentille concurrence l'indiffère. Par réflexe, il songe à sa propre vie, sans éclat ni relief. Il ne se révolte pas. C'est presque un choix par défaut, ce refus de la compétition, cette forme

d'abdication sans souffrance ni humiliation qui le sauve des mille frustrations des ambitieux. Depuis longtemps, il abandonne au hasard le soin de diriger son existence, traînant son allure d'éternel étudiant dégingandé à l'humeur égale, indifférent à la plupart des événements sans être égoïste pour autant. Son attirance spontanée pour l'isolement pourrait inquiéter si on ne l'attribuait assez naturellement à tous les doués en informatique. Et puis, Pascale veille. Elle met un peu d'ordre là-dedans, l'habille d'un vernis minimal, le cautionne en public. Ainsi vit-il à peu près en paix, contrarié à quelques rares occasions par cette vie sociale que sa compagne tente de maintenir.

On se lève enfin de table. Antoine ne s'attend à rien de plus, un digestif sans doute, un second peut-être, un troisième si possible, pour se finir. Ce pourrait être ça, une descente en pente douce qui rendrait la soirée acceptable, de quoi oublier qu'il aura mal à la tête demain.

Mais Nicolas est homme d'initiative, trop d'inertie ou de paresse finirait par l'inquiéter, il faut qu'il propose quelque chose. Ce sera une initiation au *Texas hold'em*, qu'il décrit comme une variante du poker jouée deux cartes en main.

À présent, il prépare avec professionnalisme la table de jeu, la couvre d'un tapis vert de circonstance et distribue les jetons. On s'installe.

À quelques pas de là, avachi en solitaire sur le canapé, Antoine assiste au premier round et s'amuse à

distance du sérieux avec lequel Nicolas a endossé le rôle de croupier. Celui-ci, avec beaucoup de dignité, distribue maintenant deux cartes à chacun des joueurs, puis mise quelques jetons, imité par tous les autres. Après avoir attendu que ses élèves fassent silence, il extrait trois cartes du haut du paquet et les aligne sur le tapis en annonçant :

– Eh bien, messieurs, voici les trois premières cartes, c'est ce qu'on appelle le *flop*. Chacun de vous peut constituer son jeu avec les deux cartes qu'il possède en main et les trois autres que je viens de découvrir.

Puis il ajoute, sous les regards amusés des convives :

– Eh oui ! C'est là un curieux mélange de libéralisme et de collectivisme ! En somme, on partage une partie de son jeu avec tous les autres joueurs.

Par curiosité, Antoine se soulève légèrement pour apercevoir les cartes retournées et les joueurs qui tentent de comprendre ce qui se passe par mille va-et-vient entre leur propre jeu et le *flop*. Il éprouve rapidement le besoin de se lever et de s'approcher de la table tandis que le croupier poursuit le coup :

– Messieurs, puisque personne ne mise cette fois, je vous présente la quatrième carte, celle que l'on nomme la *turn* ! Voilà, maintenant, c'est à moi de parler !

Nicolas laisse s'écouler une dizaine de secondes jusqu'à devenir le centre de tous les regards. Puis il inspire brusquement, comme pour surprendre ses adversaires, et pousse tous ses jetons en s'écriant

« Tapis! ». Après un instant d'étonnement, tous se couchent successivement, à l'exception de Pascale qui paie sans hésiter. Nicolas annonce alors la *river* en retournant la cinquième carte et affiche triomphalement son brelan de valets devant la perdante à la paire de 10.

Au spectacle de ce premier duel, Antoine ne peut s'empêcher de se placer juste derrière Nicolas. Les mains s'enchaînent et Antoine a peu à peu l'intuition que ce ballet de cartes sonne comme un réveil de ses sens. Peut-être même annonce-t-il le temps de l'action. En quelques minutes, toute sensation d'ivresse disparaît, une énergie émerge en lui, étonnante, dense et palpitante. Désormais, il suit attentivement chaque coup, se surprend à jouer à travers Nicolas, qui lui montre régulièrement son jeu, anticipant ses décisions, intégrant les bases du jeu avec une facilité déconcertante. À mesure qu'il constate que son hôte n'est pas très doué, il ne peut s'empêcher de le mépriser : Nicolas mise trop ou pas assez, réagit de manière disproportionnée, sans aucune finesse d'analyse.

Quant à Pascale, elle rougit si sa main est puissante ou bien elle paie, naïvement, avec n'importe quoi, comme lors du premier coup. Ce jeu n'est rien pour elle. Qu'a-t-elle besoin d'autre au fond? Depuis hier, elle est simplement heureuse de son test de grossesse, de leur enfant à venir, cet enfant qu'elle a choisi d'avoir sans qu'il ait son mot à dire. Rien n'importe plus que cette vie en elle, songe Antoine.

Au bout d'une bonne heure, il commence à deviner le jeu de chacun, il repère les mimiques grossières et les gestes qui trahissent l'équilibre des forces. Ses progrès incroyablement rapides le stupéfient tandis qu'il en jouit avec une excitation qu'il masque rigoureusement aux yeux des autres. Il le sent, ce soir, il se passe quelque chose dans son existence, quelque chose de nouveau qui s'éveille en lui, qu'il ne doit perdre sous aucun prétexte, quelque chose lié à ce jeu, sans trop qu'il sache ni comment ni pourquoi. Mais les autres se lassent déjà et se contentent d'automatiser leurs réactions, tout à l'attente du hasard. D'ailleurs, ils ne tardent pas à interrompre la partie et se réunissent au salon pour un dernier verre. Les conversations reprennent tandis qu'Antoine rejoue intérieurement la partie. Il se tient assis à l'écart, une bouteille de vodka à portée de main, l'esprit en feu sous l'effet de ces cartes qui dansent en lui sans qu'il ait à produire aucun effort pour se les remémorer. Son visage demeure stoïque comme pour mieux dissimuler cette révolution qui l'agite et la conserver égoïstement, afin qu'elle ait le temps de mûrir, de se déployer en lui sans qu'on vienne la décapiter prématurément.

De retour à la maison, Pascale s'est immédiatement couchée.

Maintenant qu'il est libre de ses mouvements, Antoine, à moitié ivre, tout à son obsession de ne rien perdre de sa soirée, déniche dans le tiroir de la cuisine

un carnet à spirale et, instinctivement, y inscrit en titre : « Les clés du poker ».

Puis, après un instant de réflexion, il y note sa première contribution :

Observer

Une des clés, c'est d'observer attentivement les autres joueurs, de mémoriser leurs comportements, leurs automatismes et d'intégrer peu à peu leur manière de décider, leur algorithme individuel.

Il s'apprête à ajouter une autre phrase, hésite, puis referme le carnet et se dirige vers la chambre en titubant.

À l'aube, il est épuisé. Il s'est réveillé presque toutes les heures, des cartes plein la tête, rejouant certaines séquences de la partie de la veille. Il a lutté en vain pour échapper à cette insomnie soudaine. Dans ces moments troubles où le sommeil et l'éveil se chevauchent, il lui a semblé que, pour la première fois de sa vie, il attendait le matin avec le sentiment que les jours à venir auraient un but. Une voix intérieure lui a répété inlassablement qu'il n'avait pas le droit de laisser passer cette chance. Ce rendez-vous avec lui-même.

Après avoir rapidement ouvert un compte sur un site de poker, il passe toutes ses soirées à s'entraîner. Jour après jour, semaine après semaine, à mesure qu'il progresse, il enrichit son carnet de conseils, d'astuces et de tactiques que son esprit répertorie, classe et stocke avec la rigueur de l'informaticien, un informa-

ticien de la famille des explorateurs : comme eux, il éprouve la jouissance des premiers pas sur un territoire inconnu, progresse ensuite avec prudence, se gardant de se hâter, exigeant de lui-même la pleine et précise connaissance d'une parcelle avant d'entamer l'étude de la suivante. Il note tout, engagé dans une quête de longue haleine, comme si chacune de ses observations le reliait à une mission particulière. Il remplit ainsi son carnet avec fierté, empli de la joie de l'artisan, du sentiment frais d'être enfin utile tout en étant conscient du caractère incongru de telles pensées à quelques mètres de Pascale, enceinte.

D'ailleurs, il a bien fallu prétexter un surcroît de travail pour annexer le bureau, cette troisième pièce destinée au bébé. Il a menti, inventé une histoire de promotion susceptible de leur permettre d'obtenir enfin un meilleur revenu.

En somme, chaque jour, il œuvre à leur avenir.

Cependant, en s'informant sur les forums et sur quelques sites spécialisés, il comprend vite que le poker de tournoi en réel est considéré comme la reine des épreuves et que le lieu le plus prestigieux pour ce défi est l'Aviation Club de France situé sur les Champs-Élysées. C'est là qu'il saura si ce qu'il perçoit en lui, cette nature révélée lors d'un simple dîner, confirmée par ses premiers résultats sur Internet, n'est qu'illusion ou espérance.

Après six mois d'obstination, six longs mois de cet entraînement énergique derrière l'écran froid de son

ordinateur, il se prépare pour son premier combat en chair et en os à l'ACF.

La veille, il ouvre son carnet et se met à écrire. Le voici poète et, par la seule force du désir, les mots lui viennent aisément, les phrases s'agencent sans effort, comme si un autre homme en embuscade s'était saisi de son crayon. Il s'émerveille de cette étrange facilité à écrire le texte qui se forme sous ses yeux, tel un symbole de grands changements à venir :

Dans une main formée de cinq cartes, la plus petite figure est la paire. Ce duo offre un espoir léger mais il demeure une tentative inaboutie, un couple isolé cerné par trois inconnus, une graine d'ordre dans le chaos. Bien entendu, une paire d'as, de rois ou de dames anoblit la main qui la porte. Mais cela reste bien faible et illusoire face à la discipline d'une main formée de deux paires.

J'ai vite compris que ces paires et doubles paires habillent majoritairement le décor du monde du poker. Elles en forment l'ossature, comme un socle qui ouvre l'espérance de figures plus complexes, plus riches et plus prestigieuses. Ainsi, la paire qui trouve une troisième carte identique constitue un brelan. Cette figure proche de la perfection du carré hérite d'une part de sa puissance.

Là aussi, il faut être vigilant et ne pas se croire invincible. Car le brelan connaît un prédateur sournois qui m'a souvent mis à terre lors de mes entraînements : la quinte, cette figure par laquelle cinq cartes se suivent, formant une chaîne unie telle que 4-5-6-7-8.

Au-dessus, nettement au-dessus et toutefois bien plus rare, agréable à l'œil et si douce de régularité, la couleur offre une pause dans les calculs, par une construction tout enfantine : 5 trèfles, 5 carreaux, 5 piques ou 5 cœurs « suffisent » à la

former. J'adore cette figure pour sa simplicité. Peu important les chiffres et la valeur des cartes, seule compte l'unité graphique de sa composition. Les couleurs vivent un peu à l'écart, éloignées des bataillons de paires et de doubles paires, hors du contact rugueux des brelans ou de l'organisation militaire des quintes. Elles se tiennent à distance, fières et belles comme il convient aux personnes de noble race. Elles sont mes adorables protégées.

Mais, à privilégier l'esthétisme, elles ne peuvent résister à l'association parfaite que composent un brelan et une paire, le full in a house, cette formation brutale, terrifiante, et bienheureusement économe de ses apparitions.

On susurre aussi ici et là que le carré existe. On sait qu'il peut battre le full, mais peu de joueurs croient en sa venue, en tout cas, pas moi.

Quant à la déesse du poker, inaccessible, elle porte le nom de quinte flush : c'est à la fois une quinte et une couleur. Comme tous les dieux, elle vend du rêve mais je ne me fais pas d'illusions, je ne la croiserai jamais.

Il me semble qu'au final ces braves soldats de seconde et de première classe que constituent les paires et les doubles paires, ces sergents et ces capitaines que sont les brelans et les quintes forment la seule armée sur laquelle il faut compter si l'on veut gagner. Sur le long terme, savoir les comprendre, les contrôler et les diriger se révélera plus efficace que d'attendre les nobles figures qui nous déçoivent lorsque, après avoir tout donné pour les apercevoir, elles ne daignent pas nous offrir ce salut.

2.

Ce sera le samedi 7 septembre car 7 est devenu son chiffre fétiche, sans qu'il sache pourquoi. Depuis son dîner d'initiation, les mois d'entraînement sur Internet ont étrangement fait ressortir ce chiffre à des instants cruciaux. Plusieurs paires de 7 l'ont sauvé de mains potentiellement plus puissantes, et contre toute probabilité. Il s'est attaché à ce chiffre symbolique comme on se raccroche à un repère dans un désert d'incertitude. Prêt à jouer son premier tournoi en réel, il a plutôt trouvé encourageant que le samedi suivant soit un 7 septembre. Il y a lu un signe.

À présent, dans le gris automnal, Antoine descend les Champs-Élysées d'un pas décidé et se dirige vers l'Aviation Club de France (ACF), situé au numéro 104. Il a hâte de pénétrer dans cette nef du poker pour vivre sa première partie réelle, hâte de palper ces jetons de toutes les couleurs qu'on utilise pour les plus prestigieux tournois et de caresser les cartes qui lui offriront peut-être une nouvelle chance. Tout cela l'excite et l'effraie à l'avance. Car, depuis six mois, il

en est convaincu, les indices s'accumulent et ont transformé l'intuition d'un soir en un vif espoir qu'il masque par superstition, par crainte d'un leurre du destin, d'un piège à désillusions. Aujourd'hui, il est venu chercher à l'ACF une confirmation, ou tout au moins un encouragement à sa tentative de modifier le cours de sa vie. Il est là pour ça. Il ralentit son pas, se jure de se calmer, s'ordonne le contrôle de lui-même. Il devrait être rassuré : il s'est préparé à ce tournoi avec sérieux. Lorsqu'il a joué sur Internet, il a noté scrupuleusement ses pertes et ses gains sur le carnet qui ne le quitte plus. Il a travaillé dur, enrichi sa liste de conseils, acquis les réflexes de base.

Depuis le début, Pascale ne comprend pas cette obstination. Elle prend ça pour un caprice. En fin de journée, il a bien cru qu'elle ne le laisserait pas s'échapper de l'appartement. Quelques heures, a-t-il promis, alors qu'en réalité il ignore combien de temps il résistera face à tous ces joueurs qu'il imagine redoutables et chevronnés. Elle croit qu'il s'amuse. Antoine préfère ne pas la contredire, ne pas se mettre trop de pression en dévoilant au grand jour l'enjeu intérieur qui le laboure. En somme, mieux vaut ne pas se rendre suspect, mieux vaut jouer le détachement et attendre une confirmation, là, ce soir.

À présent, il pleut et Antoine accélère le pas. Toute la semaine, il a imaginé une architecture puissante aux formes insaisissables pour ce terrain de haute compétition, il a rêvé avec enthousiasme de ce centre incon-

tournable du monde des cartes et du hasard, il a presque élevé l'ACF au rang de temple. Devant la porte du cercle de jeu, il déchante : on ne voit que ce néon bleu qui surplombe une porte vitrée arrondie, encadrée par deux mastodontes aux cheveux rasés. Une vraie boîte de nuit, se dit-il, mi-amusé, mi-dépit.

D'ailleurs, les deux vigiles le scrutent de la tête aux pieds. Prévoyant, Antoine est vêtu d'une veste et de chaussures Weston. Cela rassure et, sans autre formalité, il est autorisé à pénétrer dans le lieu. L'entrée mène à un escalier bourgeois, au tapis rouge passé, sans doute vieilli par les innombrables va-et-vient des joueurs. Il le gravit lentement, appréciant chaque pas, pris au jeu de sa propre importance. Au premier étage, un réceptionniste avenant lui demande sa carte d'identité. Antoine fouille dans son portefeuille. Il l'extrait maladroitement et la tend avec respect. Pendant qu'on inscrit son nom dans les registres de l'ACF et qu'il se sent mystérieusement lié par ce pacte avec le hasard, il est saisi d'une excitation inédite, puissante et intériorisée, une excitation qu'il pourrait rapprocher des premières sensations fortes de son adolescence, des premières soirées, des premiers baisers, de cette fraîcheur des premiers pas dont naissent avec légèreté et inconscience des tas de rêves et de scénarios plus colorés les uns que les autres.

– Le vestiaire est en face. Bonne soirée, lui dit-on en guise de retour à la réalité.

Voilà, il a passé la frontière, il respire, la première étape est franchie. Après un arrêt au vestiaire, il

découvre le vaste salon central de l'ACF : avec ses fauteuils massifs en cuir, ses tables basses vitrées, son plafond haut, ses murs lambrissés de bois, tout l'apparente à un club de gentlemen anglais. La quiétude qui s'en dégage apaise immédiatement. Antoine comprend qu'il a découvert l'unique havre de sérénité au cœur du tumulte du jeu, un lieu de repos idéal pour les nerfs à vif des joueurs.

À la recherche de la caisse pour s'inscrire au tournoi, il traverse un large couloir où sont disposées quatre tables de neuf joueurs. Il ralentit, surpris. Les visages qu'il observe, l'allure de ces hommes, leurs vêtements le dépitent, cela ne cadre pas avec le lieu, ni avec les images qu'il s'était construites dans l'attente de cette rencontre avec l'aristocratie du poker. Négligés, mal rasés, gris de fatigue, ces hommes remuent leurs piles de jetons avec une régularité inquiétante, soufflent bruyamment, et seuls leurs regards avides révèlent que l'esprit est à l'œuvre.

Après quelques secondes d'observation, Antoine se rassure : cet aspect négligé constitue précisément une preuve de leur totale dévotion au jeu. Rien ne leur importe davantage. La chemise débraillée, le cou humide de transpiration, celui-ci mise d'une main un tas de jetons et, de l'autre, cherche à attraper à l'aveuglette quelques frites dans une assiette posée en équilibre sur un tabouret derrière lui. Un autre, la soixantaine, trotte gaiement des toilettes à sa table pour ne pas rater un coup. Puis, s'élèvent les vociféra-

tions d'un sanguin qui accuse le croupier de lui porter malchance. Un à un, Antoine découvre tous ces êtres tendus à l'extrême vers l'appât de la main gagnante.

L'ACF n'est résolument pas un club de lords, se dit-il, plutôt une meute de requins enfermés dans le même bassin.

Tout au fond, il aperçoit le caissier. Une file d'attente déjà longue lui fait craindre de rater son inscription. Un joueur bloque tout, le ton monte et les murmures de réprobation s'élèvent. « On peut avancer ! » insiste un obèse en sueur, les mains encombrées de jetons de 500 euros. « On n'est pas au souk ! » s'écrie, amusé, un jeune Maghrébin sur sa gauche. Le caissier demeure stoïque, raide derrière sa vitre.

Antoine, fébrile, parvient enfin devant lui. Sa main tremble. Il vacille presque en tendant ses 150 euros. Le voici sans doute catalogué dans la famille des débutants égarés. À cette idée, il rougit. Il faudrait qu'il se reprenne. Mais un impatient se racle déjà la gorge derrière lui et Antoine doit s'éclipser, presque honteux, trouvant refuge dans les toilettes à la droite de la caisse. Mécaniquement, il se lave les mains, et, face au miroir, se répète avec gravité qu'il doit atteindre une place en finale, non pas la première place, car il n'a pas cette prétention, juste une place en finale, qui signifierait déjà beaucoup.

Lorsqu'il revient à la salle de jeu, une nouvelle queue s'est formée car il s'agit maintenant de tirer sa place au sort. Le mouvement est désordonné et

Antoine constate que certains sont passés devant lui. Il laisse faire. Il escompte que son savoir-vivre lui apportera le soutien de la chance. Elle ne doit certainement pas apprécier les resquilleurs.

Lorsque enfin il atteint la grande boîte, il tire la place numéro 9, table 7, et y lit un heureux présage. Il se dirige vers sa table et s'installe sans un mot, sérieux et concentré, comme il imagine qu'il faille paraître, et aussi plus certainement pour se donner une contenance face aux autres joueurs déjà assis. Personne ne semble le remarquer. En échange de son rectangle en plastique, le croupier lui délivre des jetons verts, rouges et bleus. Lui qui n'a jamais joué qu'à travers l'écran de son ordinateur attrape enfin ces formes parfaites, les manipule, les fait basculer d'une pile à l'autre, les intervertit et, pour finir, les dispose par piles de dix, bien ordonnées, telle une armée en attente de conquête. Ses doigts caressent le tapis vert et, à cet instant, quelques lointaines sensations lui reviennent : l'enchantement à la découverte des premiers jouets, la joie secrète d'explorer le grenier chez son père, les préparatifs enthousiastes d'une partie de Monopoly ou d'un match de football. Puis il relève la tête et compte à nouveau son capital de départ d'une valeur de 1 500 jetons. Il connaît parfaitement la règle : s'il perd tous ses jetons, il devra se lever et quitter la salle, sans aucun rattrapage possible, broyé par cette redoutable machine.

Le croupier en chef annonce enfin le début des hostilités :

– Messieurs, mélange des cartes! 5, 10 les *blind*, c'est parti!

Le tournoi démarre. Antoine est assis là, parmi eux, impressionné, presque angoissé. Il étend ses longues jambes sous la table et tente de rester impassible. Vient son tour de parler et, sans regret pour cette première main, il jette un 5 et un 9.

Au bout de quelques minutes de jeu, toute appréhension a disparu. Comme par magie, il lui semble que rien n'existe plus en dehors de ce tapis vert. Le monde extérieur s'est figé, le temps a changé d'échelle, il évolue dans une toute nouvelle dimension. Une étrange paix le saisit, comme si en lui-même un accord parfait venait de se conclure, un accord entre ce qu'il est et ce qu'il est en train de faire, un accord qu'il a pressenti quelques mois auparavant lorsqu'un dîner a sonné le réveil des possibles.

Peu à peu, on n'entend plus que le cliquetis des jetons et le murmure des annonces.

3.

Voilà trois heures qu'Antoine est assis là, à attendre. Ses jambes s'agitent, quelques soupirs de lassitude lui échappent mais, dans l'ensemble, il tient bon. Il patiente, concentré et déterminé. Malgré les rêves de conquête et de gloire de ses régiments de jetons postés à la périphérie du tapis vert, il ne cède nullement à leur soif de combat. Il leur impose une discipline rigoureuse et ne les engagera dans la lutte que s'il dispose d'une des huit mains dites « favorites » : la paire d'as, de rois, de dames, de valets, de 10, ou encore les duos as-roi, as-dame et as-valet.

Il lui faut tenir, ne pas succomber à l'envie de jouer, suivre la ligne fixée. Pour calmer son impatience, il compte ses jetons et ceux de ses adversaires. Il relit une note de son carnet :

« Un tournoi est une compétition sportive. Il faut rester concentré, attentif, garder son sang-froid. Il faut de la santé et des nerfs. C'est l'école de la persévérance. » Citation de Phil, champion du monde.

Il est minuit passé. Antoine se demande si son style de jeu conservateur peut le mener à la victoire. À attendre ces mains sélectives, il pourrait devenir prévisible.

Pourtant, ce 7 septembre, la chance est décidée à favoriser ses premiers pas à l'ACF : au cours des deux heures suivantes, contre toute probabilité, il touche les huit mains favorites plus d'une trentaine de fois. Le voici qui survole la compétition et engrange 15 000 jetons sans peine. Avec assurance, il se construit maintenant une forteresse aux murs épais de plaques de 100, de 200 et de 500. Il a le sourire : sur les 140 joueurs initiaux, 35 ont survécu à la compétition et lui, Antoine, est de ceux-là.

Son trésor de guerre flatte un orgueil trop souvent rabaissé. Dans le silence de la salle, il jouit en silence, l'esprit dispersé en très sérieux plans de conquêtes, glissant d'un fantasme à un autre, reconstruisant sous mille variantes le roman de sa propre gloire.

Mais, coupant net le film de ses rêves, son portable vibre dans sa poche. Il est 2 h 30 du matin et c'est Pascale, évidemment. Rouge de honte de cette interruption, bien décidé à ne pas montrer un quelconque signe de faiblesse ou de soumission aux autres joueurs, il l'éteint avec autorité. Elle attendra.

Il revient au jeu et, fasciné, assiste en direct à la mise à mort des « petits tapis », ces joueurs dépourvus d'un stock suffisant de jetons et laminés par la montée des mises obligatoires, *blind* et *surblind*. Devant lui, si quelques-uns survivent, la plupart sont éliminés, aigris

et désespérés de sortir du tournoi si près de la finale. Antoine les imagine rentrant chez eux pour rejouer leurs derniers coups dans une obscurité sans sommeil. Lui ne rentrera pas tout de suite. Il parviendra à la table finale. Il en est persuadé, même si, au spectacle effrayant des tables qui se clairsèment, il voudrait pouvoir avancer les pendules, se savoir enfin à l'abri.

Le temps qui passe le rapproche de son rêve et le rend si confiant que lorsqu'il touche un as et un 10 de cœur, il s'autorise à « jouer un peu » cette main à la frontière des huit favorites et relance de 2 000. Dans l'instant, la manœuvre fonctionne à merveille. Les deux joueurs après lui se couchent sans broncher. Mais, de l'autre côté de la table, un peu en retrait, il en demeure un qui se refuse à abandonner le coup, qui compte ses jetons et ne jette toujours pas ses cartes.

Antoine, surpris, dévisage le gêneur. Depuis le début de la partie, il n'a pas beaucoup porté attention à ce moustachu à l'apparence inoffensive de retraité, vêtu d'un pantalon de velours et d'une chemise élégante sur laquelle sont brodées les initiales « LL ». C'est seulement maintenant qu'Antoine s'inquiète des nombreuses plaques de 1 000 qu'il détient.

Louis, comme le nomme le croupier, porte de grosses lunettes démodées et offre le visage type du grand-père sympathique qu'on trouve fréquemment stylisé sur les paquets de gâteaux pour enfants. Il observe Antoine par intermittence, avec une bienveillance suspecte, puis lâche tranquillement « *All in* » en poussant

tous ses jetons devant lui. Pour suivre et voir les cartes suivantes, Antoine sait qu'il doit risquer la quasi-totalité de ses réserves, et peut-être sa place en finale.

Il enrage intérieurement : « Mais que peut donc avoir ce vieillard ? Une paire de rois ? Une paire d'as ? Pourquoi faut-il qu'il me gâche ce jour, si près de la finale ? Pourquoi faut-il qu'il me pousse à prendre une décision vitale maintenant ? Rigueur ! Tu aurais dû faire preuve de rigueur ! Pourquoi s'être embarqué dans cette galère avec un as et un 10 ! Tu devais rester à l'ombre, planqué, au chaud ! Tu es trop bête ! »

Il se sermonne et maudit ce « Louis » qui continue à le scruter.

Au bout d'une minute d'attente, le croupier pousse un profond soupir : il faut se décider. Vaincu, humilié et dégoûté, Antoine jette son jeu.

À cet instant, son intuition, en alliée déjà fidèle, lui souffle que Louis le retraité l'a bluffé, qu'il a senti sa peur, qu'il a deviné qu'il préférerait abandonner une part importante de ses jetons pour ne pas devoir les risquer tous.

À cette pensée, tandis que le croupier bat les cartes, Antoine se saisit de son carnet pour y noter nerveusement :

« Jouer un peu », au poker, ça n'existe pas ! Quand on s'engage, il faut y jeter toutes ses forces.

La leçon apprise, il range son carnet. C'est décidé, il ne prendra plus aucun risque. Mais les tours qui s'enchaînent rapidement amenuisent progressivement

son stock de jetons. Le doute s'installe à nouveau. À ce rythme, peut-être va-t-il échouer près du but? Peut-être se fait-il des idées sur ses capacités? Peut-être n'est-il pas vraiment à sa place ici?

Puis, la phrase libératrice retentit :

– Table finale, dix minutes de pause.

Voici qu'il entre enfin dans la cour des grands! Pour masquer son enthousiasme, Antoine se réfugie immédiatement aux toilettes. Face au miroir, il lève les poings vers le ciel, serre les mâchoires, le regard dur. Il se trouve un peu ridicule dans cette posture mais se félicite tout de même d'avoir su survivre et d'être là, à la table d'honneur, comme il s'y était engagé quelques heures plus tôt.

Dans le reflet, étonné, il se découvre presque arrogant, tel un guerrier victorieux au milieu du champ de bataille, épuisé mais debout. Bientôt, mon nom effraiera, s'enthousiasme-t-il, bientôt, je serai un homme respecté!

Enfin, il s'asperge le front d'eau et rejoint la salle du tournoi. Le croupier a entouré la table des finalistes d'un cordon rouge officiel. Louis salue Antoine comme on le fait d'une vieille connaissance. À mesure que les finalistes s'installent, on se congratule, on se sourit, on s'apprécierait presque. La tension se relâche et les neuf joueurs forment provisoirement une famille, celle des survivants, entourés des curieux qui se sont approchés pour découvrir les visages des stars de la soirée. Une vague de fierté, inédite, presque indécente, gagne

Antoine. C'est un instant de grâce, une pause dans le combat dont il n'aurait jamais songé être l'un des acteurs.

La partie reprend. Une demi-heure plus tard, Antoine abandonne son sort à une paire de valets qui finit battue par une paire de rois. Sans déshonneur, il décroche la septième place. Le classement importe peu. Ce qu'il a gagné va bien au-delà : en accédant à la finale, il commence à croire que subir n'est pas la règle absolue ! Là, dans le silence de la nuit, parmi les élus, il a saisi que les cartes peuvent peut-être lui permettre de conquérir l'estime de lui-même.

À 5 heures du matin, tandis qu'il roule le long des Grands Boulevards déserts, Antoine n'a plus aucun doute, il a trouvé sa voie, il se sent doué : on n'atteint pas une finale de l'ACF après seulement six mois d'entraînement sans avoir ça dans le sang. Il va devenir un champion de poker, une révélation, un exemple pour tous ceux qui, dans l'ombre, se font peu à peu grignoter leurs rêves. Il en fait le serment, radieux, exalté et confiant. Toute sa fatigue s'évanouit, balayée par cette promesse.

« *Cash is king!* » Voilà ce qu'il crie maintenant, euphorique, après avoir posé ses 500 euros de gain sur le siège passager. Une sensation de plénitude mêlée à une rage de vivre l'enflamme. Il imagine son nom tout en haut. Il se surprend à rêver à nouveau, à rêver sans limites, à imaginer une autre existence, sans entraves ni censure, comme si, par cette soirée, la chance lui avait octroyé le droit de tout recommencer.

À présent, il est devant chez lui. Au poker, il faut toujours assurer ses arrières, songe-t-il, sûr de lui, lorsqu'il tourne le plus silencieusement possible la clé dans la serrure. Mais ses arrières sentent la révolution, il aurait dû rallumer son portable, appeler ou envoyer un SMS. Au milieu du séjour, Pascale se tient droite comme un piquet, toutes lumières allumées, ses cheveux courts comme tendus par la colère, les yeux vides et noirs. Le ventre dilaté qu'elle pointe vers lui annonce le temps de l'offensive. Le téléphone à la main, elle lui crie déjà qu'elle a alerté la police, car enfin, il ne répond pas à ses multiples appels et un tournoi, ça ne dure tout de même pas six heures, encore moins huit heures !

Antoine attend qu'elle ait fini. Il se sent étrangement puissant, il reprend l'initiative. Il grogne un peu pour imposer le silence, puis, lentement, comme pour montrer l'importance solennelle de son geste, il s'approche d'elle et jette sur la table la liasse de billets. « C'est pour le bébé », dit-il fièrement. Pascale ouvre de grands yeux stupéfaits et disparaît dans la chambre. Antoine hausse les épaules et se décide à visiter le réfrigérateur. Une demi-heure plus tard, il se couche sans un mot tandis que Pascale dort déjà. Ils ne parleront pas cette nuit. Ils ne se parlent plus vraiment depuis qu'elle attend un enfant et qu'il joue au poker. Et s'il joue au poker, c'est de sa faute à elle.

Dans un grincement aigu, elle se tourne dans le lit, lourde de cette grossesse qu'elle a décidée sans lui. Elle

l'a décidée comme toute chose de leur vie commune, tandis que lui se sent bien loin d'avoir accompli quoi que ce soit. La perspective d'un enfant ne le console en rien de cette angoisse du vide. Ces derniers mois consacrés avec passion à la découverte du poker, sa première victoire sur lui-même ce soir à l'ACF, ce bouillonnement intérieur qu'il ne maîtrise pas contrastent terriblement avec le reste de sa vie. Allongé dans le lit, il y songe avec aigreur. Depuis combien d'années erre-t-il de building de banlieue en building de banlieue, vendu comme tous les développeurs informatiques en kilo-euros par des commerciaux brillants et souriants qui résument sa vie en un simple CV balancé en pièce jointe ?

Bien sûr, il gagne correctement sa vie mais, à n'en pas douter, on se moque de lui. Sa carrière ne décolle pas. D'ailleurs, a-t-il été réellement pressenti pour ce poste de directeur technique ou était-ce une rumeur destinée à le faire patienter dans son rôle de spécialiste des systèmes experts ? On aurait certainement trop à perdre à le changer de mission. On le loue très cher des mois durant, pour qu'un ordinateur de bord s'adapte au comportement du conducteur ou qu'un avion puisse décoller et atterrir sans intervention humaine. Il n'est pas étonnant au fond qu'il ait su intégrer avec une telle facilité les bases du jeu de poker, cette autre association du hasard et de la nécessité. Il y était préparé. Peut-être même que cela pourrait donner du sens à toutes ces années passées à programmer des machines,

à comprendre et assimiler leurs règles. Des années qui auraient été comme des prémices, un passage obligé pour qu'il puisse enfin un jour monter sur scène.

Pourtant, cela ne le console pas de son sentiment d'échec professionnel. Le fameux « saut de carrière » chez les managers, il sait bien qu'il l'a raté il y a quelques années, quand il avait trente-cinq ans, lorsqu'il n'a pas su s'imposer tandis qu'un collaborateur, charmeur et ambitieux, avait menacé de démissionner pour obtenir le poste. Un bluff réussi en quelque sorte.

Antoine n'a pas osé agir de la sorte. Les médias placent la barre si haut qu'il participe sans trop souffrir de cette foule de frustrés pour qui les indicateurs de vie, la carrière, la réussite sentimentale n'atteindront jamais le niveau des personnalités dont le destin est étalé sur les tabloïds et diffusé en boucle sur les chaînes de télévision. Il a le sentiment depuis longtemps que les feux ne seront jamais tous au vert pour lui et c'est tellement normal que cela ne le révolte même pas. Aujourd'hui, il se rassure en se disant qu'ils ne le sont pour personne.

En « haut », tous font semblant, songe-t-il. Ils font semblant pour ne pas s'écrouler, pour ne pas gripper la machine, pour que ce gigantesque tournoi ne s'arrête pas. Il ne faudrait pas que les joueurs quittent subitement ces millions de tables, sous les regards affolés des organisateurs du bazar mondial. Il ne faudrait pas qu'ils aillent dehors, prendre l'air, au soleil, dans l'herbe, pour se sentir vivre sans bouger, le nez dans les nuages.